



SOCIÉTÉ

« J'ai accueilli un réfugié »

Héberger un migrant ? Parfois, on y pense... Eux ont sauté le pas. Ils nous racontent.



Chenda (à g.) et Fabienne (au centre) sont voisines. Avec le soutien de leur famille (conjoint et enfants), elles accueillent Adjaratou (en robe longue) sur le principe de l'alternance.

Des couples dont l'ado est parti poursuivre ses études – une chambre s'est libérée –, des retraités qui ont de l'espace et du temps, mais aussi des familles qui ont des enfants en bas âge*... ces Français qui ouvrent leur porte à des migrants ne sont pas toujours engagés politiquement ni libres de toutes contraintes, ob-

servent les associations. Qu'ils vivent en ville ou à la campagne, ils ont d'abord de la place chez eux. Et dans le cœur. Il est difficile aussi de les dénombrer, si ce n'est que, sur 120 000 migrants qui, en 2018, ont déposé une demande d'asile à l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides), de 2 à 3 % seulement ont été accueillis dans des familles. « Mais les bonnes volontés sont là », observe Pascal Brice, auteur de *Sur le fil de l'asile* (Fayard) et ex-directeur de l'Ofpra. Ce qui manque en général, c'est le contact, la connaissance d'une association (voir encadré) qui provoquera le déclic. « Dès que la rencontre peut se produire, les barrières tombent, y compris pour la personne migrante qui ne trouve pas qu'un lieu d'hébergement mais un lieu d'insertion et d'in-

tégration dans le quotidien d'une famille française », note Antoine Paumard, directeur de JRS France. Pas si simple pourtant... « La famille doit être accompagnée et ne pas se mettre la barre trop haut quand elle est confrontée, par exemple, à la souffrance psychique de la personne qu'elle accueille », ajoute Pascal Brice. Il ne s'agit pas de prendre tout en charge, juste sa part... d'humanité. ■

Par Anne Lamy

* 35 % des 2 000 familles d'accueil de l'association *Jesuit Refugee Service*.

« C'EST ENCORE UNE ADO ! »

Fabienne et Chenda, à Saint-Denis, se partagent l'accueil d'Adjaratou, qui vient de Côte d'Ivoire.

Au départ, c'est l'histoire de deux voisines d'immeuble, deux jeunes quadras avec mari et enfants (trois de 4 à 10 ans chez Fabienne, deux de 12 et 4 ans chez Chenda), qui avaient envie d'agir devant le spectacle des bidonvilles, non loin de chez elles, à la porte de la Chapelle. Et pourquoi ne pas accueillir en alternance un jeune migrant ?

C'est avec l'association Utopia 56* que les deux femmes, soutenues par leurs familles, vont concrétiser leur projet. Depuis un an, elles hébergent Adjaratou – six mois chez l'une, puis chez l'autre –, qui, mineure, a fui la Côte d'Ivoire. Chenda se souvient du premier jour, un samedi d'hiver : « C'est bête, mais je n'imaginai pas une petite jeune fille, sachant tout ce qu'elle avait traversé. Quand j'ai vu un immense sourire illuminer son visage, j'ai été sûre que la cohabitation se passerait bien. » Idem pour Fabienne, qui, elle, n'oubliera jamais ces quelques jours passés chez ses parents avec Adjaratou en Normandie.

« Revoir la mer a ravivé des souvenirs de traversée douloureux... L'angoisse l'a submergée, et elle m'a livré un morceau de son histoire d'un coup », confie Fabienne.

Les deux voisines posent peu de questions. « On ne veut pas être intrusives. Mais nos enfants sont plus directs et les moments d'insouciance qu'ils vivent ensemble sont précieux pour tout le monde. Elle a tendance à ne pas vouloir nous déranger. Un jour, elle nous a dit : "Faites comme si je n'étais pas là !" Adjaratou est encore une ado », fait remarquer Fabienne, qui, le 12 novembre, a célébré les 18 ans de la jeune fille avec un gâteau décoré d'autant de bougies. « Ses amis ivoiriens brandissaient tous leurs téléphones pour filmer l'anniversaire, sachant qu'en Côte d'Ivoire ils n'ont pas ce rituel », sourit-elle. Pour l'instant, Adjaratou suit des cours de français et a le projet d'être scolarisée. « Elle manque de confiance. J'aimerais la pousser, mais je ne suis pas sa mère », soupire Fabienne. Pour les enfants, c'est plus simple. L'autre jour, dans le métro, la fille de Chenda, qui est d'origine cambodgienne, parlait dioula avec Adjaratou, qui lui a appris quelques mots de sa langue. Aux passagers, un peu surpris, la fillette a déclaré : « C'est ma grande sœur ivoirienne ! »

* utopia56.com.

